

ENSEIGNEMENT PAR LES YEUX

ZOOLOGIE

DES ÉCOLES MATERNELLES

ET DES FAMILLES

PAR

M^{ME} PAPE-CARPANTIER

TROISIÈME SÉRIE

PORC — SANGLIER — HIPPOPOTAME — CHEVAL
ANE — RHINOCÉROS — ÉLÉPHANT — KANGOUROO ET SARIGUE
PHOQUE — BALEINE

Septième Édition

ILLUSTRÉE DE GRAVURES DANS LE TEXTE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{le}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1911

LE RHINOCÉROS

(UNE BRUTE ANTÉDILUVIENNE)

Ah ! mère, disait Louissette, jolie petite fille de dix ans environ, nous revenons de chez M. Frick le naturaliste. Nous y étions allés pour voir ses jolis oiseaux empaillés ; mais..... c'est nous qui avons eu peur !

— Peur des oiseaux empaillés ?

— Oh ! non, pas de cela.

— Qu'y avait-il donc de si terrible chez ce bon M. Frick ? Était-ce un lion tout vivant ? Un serpent boa ? Un crocodile amateur de chair fraîche ?...

— Ne raille pas mère, tu vas voir ! M. Frick nous dit d'aller voir dans son cabinet un oiseau de paradis superbe. Pour aller dans ce cabinet il fallait passer par une grande chambre. Tout à coup, en ouvrant la porte, c'était moi qui allais devant, nous avons vu un affreux squelette de bête... immense ! qui avait l'air de nous regarder en grinçant des dents !.. J'ai eu si grand'peur que je me suis sauvée, et Marie aussi !

— Ainsi vous n'avez pas vu l'oiseau de paradis ?

— Non. Alors, M. Frick est venu, il s'est mis à

rire de tout son cœur, et à caresser le gros squelette avec la main.

— Et le squelette ne l'a pas dévoré ?

— Non, répondit la petite fille d'un air un peu confus.

— Et François, que faisait-il dans ce grand danger ?

— François ? il a passé, lui ; il est si brave !

— Tu trouves qu'il fallait être brave pour passer dans cette chambre ?

— Mais dame !... oui.

— Le squelette n'oserait pas courir après François pour le mordre, n'est-ce pas ?

— Je sais bien que ça ne bouge pas ; que ça ne mord pas ; que ce n'est pas vivant.

— Alors, dis-moi, je te prie, pourquoi tu as eu peur ?

— Pourquoi ? mais justement parce que c'est mort !... Si j'avais vu l'animal vivant, peut-être bien que je n'aurais pas eu peur.

— Ah ! j'entends, je comprends : si c'eût été un tigre ou un lion pouvant te croquer d'une bouchée, tu n'aurais pas eu peur du tout, au contraire ! Mais un squelette, une bête dont il ne reste que les os.... qui ne bouge pas, qui ne mord pas, c'est bien différent ! Il y a là de quoi faire frissonner depuis les pieds jusqu'à la tête ! Heu ! heu ! que j'ai donc peur rien que d'y penser ?

— Ah ! mère, tu railles encore ; eh bien, adieu, je m'en vais !

— Non Louissette, reste ; ou plutôt, va chercher

Marie et François ; revenez tous trois, et je vais vous expliquer des choses qui vous rendront tous braves comme des grenadiers !

Un instant après la petite poltronne accourait, entraînant François et Marie, un de chaque main.

— Eh bien, François, dit la mère, qu'as-tu donc vu chez M. Frick ?

— Ah ! maman, de bien belles choses ! des oiseaux de toutes couleurs, des perroquets bleus, rouges, verts ; des oiseaux-mouches pas plus gros qu'un hanneton, et brillants comme des rubis. Les uns apportent dans leur bec de légers brins de mousse pour construire leurs nids ; d'autres semblent voltiger ; d'autres picotent des fruits. Sur une branche, il y a un nid, avec trois petits oiseaux qui n'ont presque pas de plumes ; et un serpent enroulé autour de la branche, qui semble vouloir les dévorer. Le père et la mère se dressent pour défendre leurs petits ; ils ont l'air si fort en colère, avec leurs plumes hérissées, leurs ongles crispés, leur bec ouvert ; il ne leur manque que la vie !

— Oui, mère, ajouta Marie, nous avons vu tout cela.

— Avez-vous vu aussi l'oiseau de paradis ? C'est le plus beau de tous.

— Non ! non ! Tant pis pour l'oiseau de paradis ! Je n'ai pas voulu passer devant la grande bête.

— Et Marie ?

— Ni moi non plus !

— Pourquoi ? puisque votre frère a bien passé.

— Lui, c'est un garçon : les garçons ne doivent pas avoir peur ; mais les petites filles !...

— Doivent être poltronnes, n'est-ce pas ? c'est plus gentil.

— C'est-à-dire que c'est tout à fait ridicule, s'écria François ; c'est même *bête*, aussi bête pour une fille que pour un garçon, d'avoir peur de ce qui ne peut pas faire de mal !

— Ah ! mère, entends-tu les sottises qu'il nous dit ?

— Oui, bête, je le dis, je le répète, et je ne me marierai jamais avec des femmes comme ça !

— Mes chers enfants, les mots de François sont un peu vifs, mais son jugement est parfaitement juste.

— Un squelette n'est pas effrayant du tout, reprit le jeune garçon ; mais ajouta-t-il, c'est laid !... Oh dame, il faut en convenir !

— Un squelette est beau pour la pensée, mon fils, répondit la mère, et s'il n'est pas beau pour les yeux, c'est que Dieu ne l'a pas fait pour être vu. Vous savez tous les trois, je présume, quelle est la fonction des os dans l'animal ?

— De soutenir les chairs, sans doute ?

— Oui, c'est comme la charpente du corps ; et la charpente est destinée à demeurer cachée sous l'enveloppe qui la recouvre. Dès lors, il eût été inutile de la parer de beautés extérieures, n'est-ce pas ? Tu as vu bien des fois construire une maison : avant qu'elle soit achevée les murs sont nus ; on voit les poutres qui doivent supporter les planchers. On voit

les chevrons et la charpente de la toiture, qui se compose de pièces de bois simplement dégrossies et enchevêtrées solidement. Est-ce beau, cela ? Je ne dis pas que ce soit laid, remarquez bien ; mais ce n'est pas beau comme la maison achevée. Pourquoi les architectes ne font-ils pas toutes ces charpentes en beau bois d'ébène ou d'acajou, sculpté, verni ?

— Parce que tout cela doit être caché.

— Justement. La nature fait de même : vois ces oiseaux étrangers, si beaux, si radieux, que paraîtraient-ils si on leur ôtait seulement les plumes ? Le squelette de l'animal, c'est-à-dire l'ensemble de sa charpente, quoique dépourvu des beautés extérieures, est une chose admirable, mes enfants ! C'est un chef-d'œuvre de science, de force, de délicatesse et d'économie. Son mécanisme est merveilleusement combiné pour se prêter à tous les mouvements du corps ; et la manière dont ces os sont attachés, *articulés* les uns avec les autres, est encore une œuvre étonnante de perfection. Je le répète, c'est admirablement beau, non pour les yeux, mais pour l'intelligence ; et plus on est savant, plus on apprend à admirer cette beauté-là, et plus on est tenté de tomber à genoux devant le divin Auteur de tant de merveilles !

— C'est donc pour cela que M. Frick tient tant à son squelette, et même qu'il a l'air d'avoir de l'amitié pour lui ?

— Il y tient, mes enfants, pour trois raisons : d'abord parce qu'il lui en a coûté beaucoup d'argent.

et de démarches pour se procurer la collection complète des os ; ensuite parce qu'il lui en a coûté beaucoup de travail et de soins pour l'assembler tel que vous l'avez vu ; enfin parce qu'il en existe peu d'aussi parfaits.

— Pourquoi y en a-t-il peu, maman ?

— Je vais vous le faire comprendre. Écoutez-moi bien ; j'ai besoin de toute votre attention.

Il existait autrefois sur la terre, dans notre pays même, beaucoup d'animaux qui n'y sont plus. Il y avait, entre autres, des espèces de crocodiles gigantesques ; puis de grands animaux ressemblant à des éléphants, mais plus gros encore. Il y eut aussi des lions, des tigres, des hyènes, des *rhinocéros* et bien d'autres espèces !... De tous ces animaux, les uns ont déserté nos contrées et sont allés vivre sous les climats où on les trouve encore ; d'autres ont entièrement péri, et il n'en existe plus non-seulement en Europe, mais nulle part.

— Alors, comment sait-on qu'ils ont existé ?

— C'est très simple : ces animaux étant morts, leurs ossements se sont trouvés enfouis dans la terre ; en creusant la terre on les retrouve.

— Je comprends. Mais pourquoi tous ces animaux ont-ils disparu ?

— Je vais vous l'expliquer. Vous savez, par exemple, que les éléphants ne peuvent vivre que dans les climats chauds : il y en a en Afrique ; mais il n'y en a pas en Sibérie. Pourquoi ?

— Sans doute parce que la Sibérie est trop froide.

— Bien. Il n'y en a pas en France non plus : pourquoi encore ?

— Probablement pour la même cause.

— Mais si, par un bouleversement subit des choses actuelles, l'Afrique allait devenir aussi froide que la Sibérie, ou même aussi tempérée que la France, qu'arriverait-il aux éléphants, qui ont absolument besoin d'un climat chaud pour vivre ?

— Ils mourraient, ou ils s'en iraient.

— Sans doute ; et alors les habitants de l'Afrique ne verraient plus d'éléphants dans leurs forêts. Seulement, des siècles plus tard, soit en creusant le sable du désert, soit en explorant certaines cavernes des montagnes, ils pourraient rencontrer un beau jour des ossements de ces animaux, parfois même des squelettes tout entiers.

— Comment feraient-ils pour savoir que ce sont des squelettes d'éléphants, puisqu'ils ne connaîtraient plus ces animaux ?

— Fort bien, mon cher enfant ; ta question est judicieuse et prouve que tu comprends. Voici la réponse ; elle est tout aussi simple que le reste :

Nous avons supposé que l'Afrique est tout à coup devenue froide, et que les éléphants y ont tous péri ; mais ceux qui habitent l'Inde existent toujours. Ils n'ont pas péri, eux, parce que l'Inde ne s'est pas refroidie. Eh bien, en comparant les squelettes que nous avons supposé découvrir dans le sein de la terre en Afrique, avec les squelettes des éléphants qui vivent et meurent journellement dans l'Inde, les savants seraient amenés à dire : « Puisque ceux-

ci sont tout à fait semblables à ceux-là, ils appartiennent à des animaux de la même espèce. Donc il y avait autrefois des éléphants en Afrique, puisque ce sont bien des squelettes d'éléphants qu'on y trouve. » Puis ils ajouteraient : « S'il n'y en a plus dans cette contrée-là, c'est que leur race y a péri par le froid, et puisqu'il y en avait autrefois, c'est que ce pays était alors assez chaud pour que les éléphants y pussent vivre. » Comprends-tu ce raisonnement ?

— Oui ; mais ce n'est qu'une supposition, l'Afrique ne s'est pas refroidie.

— Non certes ; aussi a-t-elle toujours des éléphants. Mais quand on trouve en Europe, ensevelis dans le sol, je ne dis pas un ou deux squelettes d'éléphants qui auraient pu y être apportés par hasard, mais une quantité considérable d'ossements d'éléphants, que peut-on en conclure ?

— Qu'il y avait autrefois des éléphants en Europe.

— Très juste. Et si tu y trouvais des squelettes de crocodiles ?

— Je dirais qu'il y avait aussi des crocodiles.

— Et si tu y trouvais des squelettes ne ressemblant à celui d'aucun animal vivant aujourd'hui, qu'en conclurais-tu ?

— J'en conclurais qu'il existait autrefois des races d'animaux qui n'existent plus aujourd'hui, et qu'ils ont péri, parce qu'il a cessé de faire assez chaud.....

— Ah ! attention ! Ces races d'animaux ont péri pour cette raison ou pour une autre. Leur dispa-

rition peut n'avoir pas eu toujours la même cause. Mais enfin, tu penserais qu'il ont péri *parce que les circonstances dans lesquelles il leur était possible de vivre ont changé*. Par exemple, il y a derrière notre maison une mare, et dans cette mare des grenouilles ; si je creuse à quelque distance un canal qui dessèche la mare, qu'arrivera-t-il ?

— Les grenouilles périront.

— Évidemment, puisque les circonstances qui leur permettaient de vivre ont changé. Il faut de l'eau aux grenouilles ; l'eau a disparu : adieu les grenouilles ! Elles sont mortes ou s'en sont allées ailleurs.

La plus grande partie de nos continents étaient autrefois des marécages immenses. Quand ils se sont desséchés, que sont devenus les animaux dont nous trouvons maintenant les squelettes, ces grands animaux à peu près semblables aux crocodiles, et qui, comme nos grenouilles, avaient besoin d'eau pour vivre ? Ils ont péri ; c'était inévitable.

Maintenant retournons au terrible squelette de M. Frick. Celui-là a été trouvé dans une *caverne* du midi de la France.

M. Frick et d'autres savants ont examiné les os, qui étaient séparés les uns des autres. Ils les ont remis patiemment chacun à sa place. Quand ce long travail a été fait, ils ont examiné soigneusement le squelette, puis ils ont dit : « Ceci appartenait à un *rhinocéros*. »

Et ils ont ajouté : « Donc il y avait autrefois des rhinocéros dans notre pays. Et puisqu'il n'y en a

plus, il faut que les circonstances qui leur permettaient d'y vivre aient changé. Mais en Afrique, où ces circonstances ne semblent pas avoir changé, il doit y avoir encore des rhinocéros. Et en effet, il y en a.

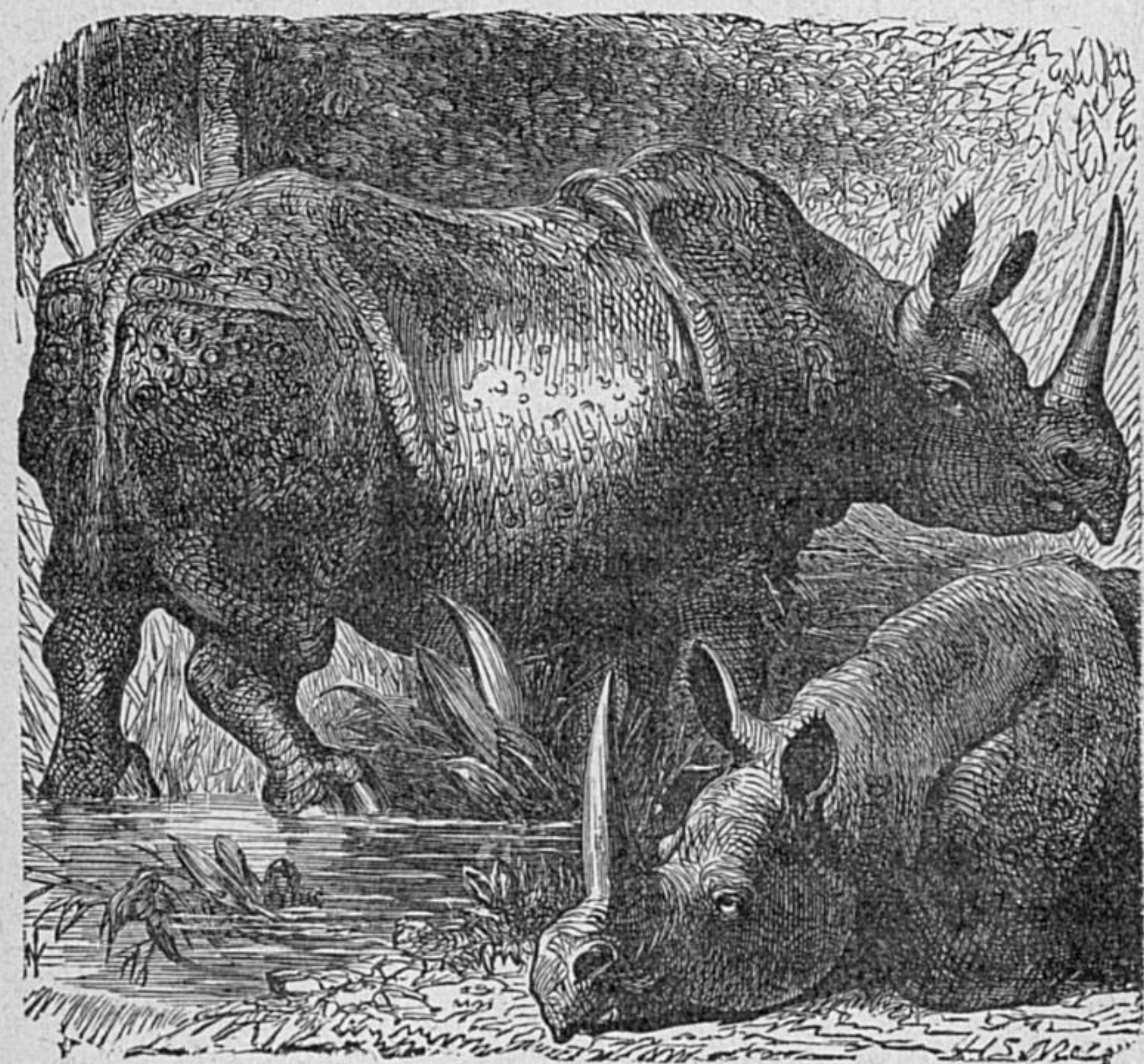
— Dis donc, maman, il faut être joliment savant pour connaître tout cela ?

— Savant et surtout judicieux, mes enfants ; car la science sans le jugement prendrait souvent la vérité à l'envers, c'est-à-dire que de faits exacts elle tirerait des conséquences fausses : cela s'est vu trop souvent. Le jugement est si précieux dans la science que, lorsque les savants, comme Georges Cuvier, rencontrent non pas un squelette complet, mais seulement quelques os d'un animal qui n'existe plus nulle part, cela leur suffit pour dire exactement quelle était la forme et les mœurs de cet animal, dans un temps où personne n'était là pour les observer et en faire la description. N'est-ce pas vraiment merveilleux, et le jugement, dans ce cas, ne s'élève-t-il pas jusqu'au génie ?

— Comment est-ce donc fait, mère, un rhinocéros ? demanda Marie.

— Le rhinocéros, mes enfants, est un très grand et très gros animal qui habite l'Inde et l'Afrique. Cette bête énorme est toute couverte d'une peau sans poil, extraordinairement rude et épaisse. Sa peau est si dure que, pour pouvoir se prêter aux mouvements de l'animal, elle a de grands replis aux parties du corps qui se déploient : aux cuisses, aux épaules. On dirait d'épaisses draperies pendantes

jetées symétriquement sur l'animal. Le rhinocéros a de grosses jambes courtes, et ses pieds, qui ne sont cependant pas fendus, sont terminés par trois doigts enveloppés de sabots de corne, semblables



Rhinocéros d'Asie.

chacun au sabot unique du cheval. Sa tête est allongée, et il la porte à peu près horizontalement. Ses deux oreilles, assez semblables à des oreilles de cheval, mais beaucoup plus larges, sont plantées presque sur son front.

Toi, François, qui as regardé attentivement le squelette du rhinocéros, tu sais déjà à peu près quelle est la taille de cet animal, et quelles sont ses proportions. Tu as remarqué sans doute que les os sont courts et épais par rapport à leur longueur, ce qui indique que l'animal est gros et lourd ; car un animal léger, un chevreuil par exemple, a les os allongés et minces. Le rhinocéros est moins gros que l'éléphant ; mais ces deux animaux sont, avec l'hippopotame, les plus gros des animaux terrestres. Ce que celui-ci a de plus extraordinaire, c'est une corne plantée sur le nez, d'où lui vient ce nom de *Rhinocéros*, formé de deux mots grecs qui signifient *nez* et *corne*.

— Une corne sur le nez ? s'écrièrent les enfants. Ainsi placée à quoi peut-elle lui servir ?

— Elle lui sert à se défendre. Cette corne, qui atteint parfois jusqu'à un mètre de longueur, est extrêmement forte, dure et aiguë. C'est une arme terrible dont le rhinocéros se sert contre les lions et les tigres qui l'attaquent quelquefois, et même contre l'éléphant avec lequel il vit en ennemi. Cet animal est très sauvage, féroce même. Il est presque impossible de l'apprivoiser, tant il est brutal et peu intelligent.

On dirait que chez lui la force matérielle a absorbé toute intelligence et tout jugement. Quand il est irrité, il pousse droit devant lui, arrachant avec sa corne les jeunes arbres, lançant les pierres, la terre, et tout ce qui lui fait obstacle. Pourtant, avec de la douceur on parvient à la longue à

tempérer un peu sa grossièreté naturelle, ce qui prouve que la bonté est plus forte que la force elle-même.

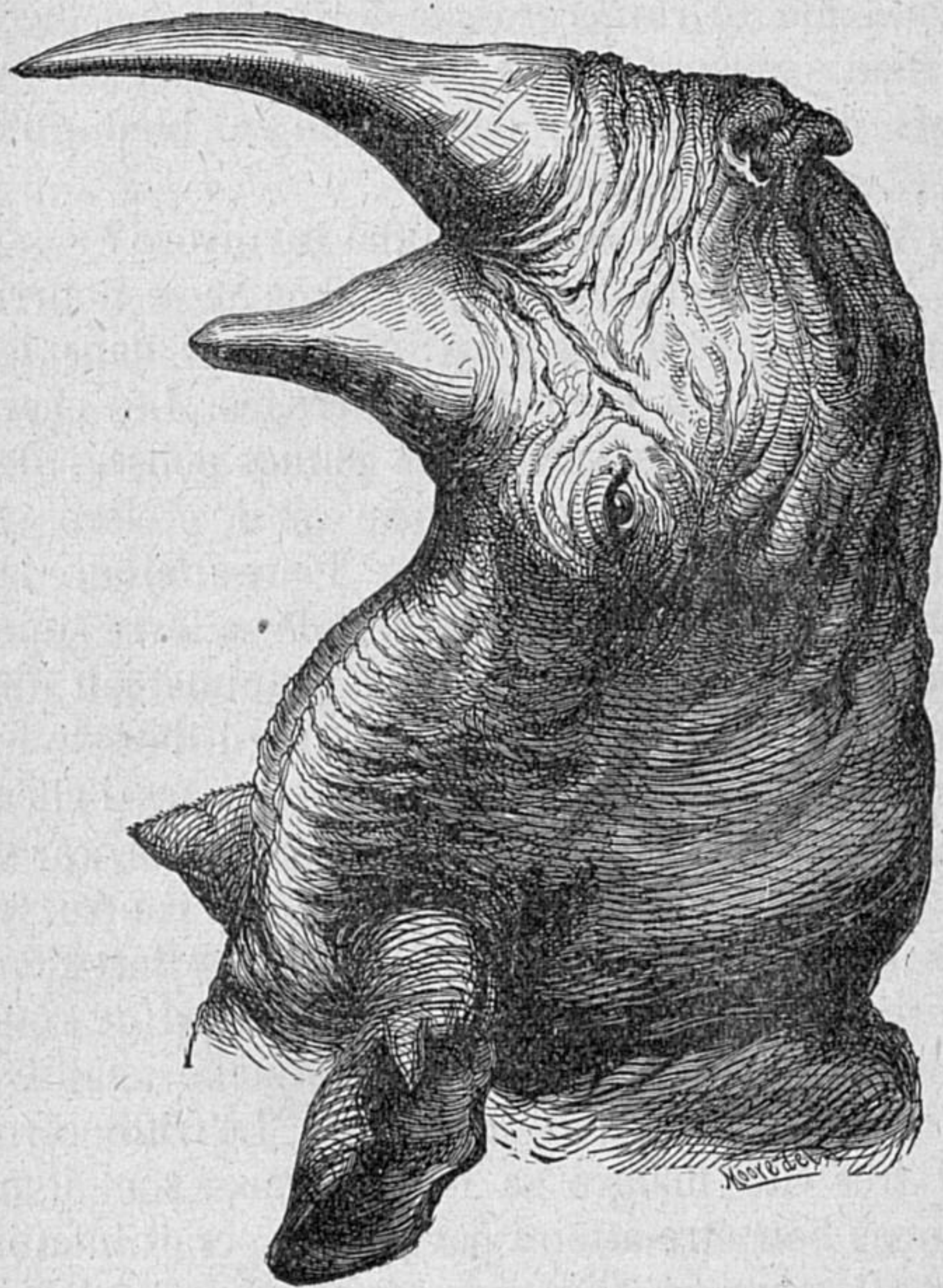
Le régime du rhinocéros, la forme de son pied, et plusieurs raisons encore, l'ont fait classer par les savants dans le groupe des *jumentés*, bien qu'il n'en ait nullement les mœurs.

— Alors ce n'est pas un animal carnivore ?

— Non mes enfants ; le rhinocéros ne se nourrit absolument que de végétaux. Il se plaît dans les lieux humides, au bord des marécages. Les charbons, les cannes à sucre, les jeunes pousses des arbrisseaux, sont la nourriture qu'il préfère. Il broute aussi l'herbe et les joncs. Pour atteindre les plantes dont il se nourrit, il se sert de sa lèvre supérieure qui est longue et mobile. Cet animal fait une énorme consommation de végétaux ; il dévaste les plantations de riz et de cannes à sucre ; aussi cherche-t-on à le détruire, ce qui n'est pas facile, car sa peau épaisse et résistante le protège contre les coups de fusil. D'ailleurs cette chasse est fort dangereuse. Les chasseurs attaquent l'animal de côté, parce que ses yeux sont placés de telle manière qu'il ne voit bien que devant lui. Le rhinocéros court très vite malgré sa lourde masse ; et il ne ferait pas bon être atteint par lui, on serait infailliblement *embroché d'un coup de sa corne*.

Les rhinocéros de l'Inde n'ont qu'une seule corne sur le nez ; mais ceux d'Afrique en ont deux, plantées l'une devant l'autre, et non pas une de chaque côté comme les autres animaux.

— Pourquoi donc le squelette de M. Frick n'a-t-il pas de corne? demanda François.



Tête de rhinocéros d'Afrique.

— C'est que cette corne n'est pas un os; elle ne tient pas au squelette. Elle tient seulement à la peau, et tombe avec elle.

— Elle est donc comme les aiguillons des rosiers ? demanda Marie.

— Absolument ! répondit la mère, à la comparaison près.

Les rhinocéros, autrefois très communs, deviennent de plus en plus rares, et dans un temps facile à prévoir la race entière aura péri, quand même il n'y aurait rien de changé dans le climat des contrées qu'ils habitent.

— Pourquoi cela, mère ?

— Parce que les hommes achèveront de les détruire. Je vous ai déjà dit que les animaux féroces disparaissent d'un pays à mesure que les habitants deviennent plus nombreux et plus civilisés. L'homme se sert de sa supériorité sur les animaux, soit pour *domestiquer*, c'est-à-dire protéger et multiplier ceux qui peuvent s'apprivoiser, devenir ses compagnons et ses serviteurs ; soit pour faire disparaître les animaux irrémédiablement nuisibles et dangereux, comme ces animaux de formes étranges qui habitaient la terre avant nous, et qui nous l'auraient rendue inhabitable par leur férocité.

Il semble, mes enfants, que Dieu ait dit à l'homme : « TRAVAILLE ! Étends ton domaine sur » tous les animaux du globe ; sois doux, patient » et secourable pour ceux qui sont serviables ; » combats ceux qui menacent ta sécurité. La terre » est ton palais, règues-y par l'intelligence.... »

Et sans doute Dieu ajouta encore quelque chose...

— Quoi donc, mère, quoi donc ? demandèrent

tous les enfants. Dis-nous ce que Dieu ajouta ?...

— Eh bien, reprit la mère, Dieu dit encore à l'homme, non en paroles pouvant être entendues par l'oreille, mais tout au fond de sa conscience :
« RÉGNE SUR LA TERRE PAR LA JUSTICE ET LA BONTÉ ! »

Questionnaire

Dans quel pays se trouve le rhinocéros ?

Que signifie ce nom de *Rhino-céros* ?

Les rhinocéros ont-ils en effet une ou plusieurs cornes sur le nez ?

Comment ces cornes sont-elles placées ?

Le rhinocéros est-il un animal carnivore ou herbivore ?

Est-il plus grand ou plus petit que le cheval ?

Est-il énorme, lourd, épais, brutal ?

Faites la description de sa peau ?

De ses oreilles ?

De son pied ?

Quels sont les plus redoutables ennemis du rhinocéros ?

Quelle est la nourriture habituelle du rhinocéros ?

Y a-t-il eu des rhinocéros en Europe ?

Quelles preuves en a-t-on ?

Que prouvent les grands amas d'ossements de ces animaux que l'on découvre dans les cavernes du nord de l'Europe et même de la France ?

A quelles causes croit-on pouvoir attribuer leur disparition totale de nos contrées ?

Existe-t-il encore aujourd'hui un grand nombre de rhinocéros ?

Ne deviennent-ils pas de plus en plus rares ?

Que faut-il en conclure ?

A quel ordre d'animaux appartient le rhinocéros ?

L'ÉLÉPHANT

(UN SERVITEUR SUSCEPTIBLE

Qu'y a-t-il de plus intéressant que l'*histoire*? rien ; à moins que ce ne soit la *géographie* : l'histoire, le récit des temps passés, les usages, les mœurs des hommes qui ont vécu avant nous. La géographie, ou la description des continents que ces hommes ont habités ; des mers où ils ont navigué ; des grandes montagnes couvertes de neige ; des déserts brûlants ; des grands fleuves..... N'est-ce pas, mes enfants, que c'est beau tout cela ?

Un jeune professeur et son élève étaient assis dans le salon près de la porte du jardin ; les jalousies baissées les abritaient des rayons du soleil. Le maître avait son grand atlas ouvert sur une table, et Frédéric, son élève, assis auprès de lui, écoutait ses récits en cherchant sur la carte les pays, les villes, dont le jeune professeur lui parlait. Ils appelaient cela leur *leçon d'histoire*, mais Frédéric prétendait que c'était plutôt un jeu qu'une leçon, attendu, disait-il, que c'était fort intéressant. Je vous laisse à juger s'il avait tort ou raison ; c'était peut-être à la fois l'un et l'autre.

Ce jour-là, le maître lui expliquait ce que c'était qu'Alexandre, un conquérant fameux dans l'histoire pour avoir fait tuer beaucoup d'hommes ! et étendu la désolation et la ruine sur de vastes pays ! Le maître racontait comment à cette époque on dressait, pour faire la guerre, des éléphants qui portaient sur leur dos une sorte de tour en bois, dans laquelle étaient des soldats. Il en était justement là de son récit, lorsque deux des petits amis de Frédéric entrèrent dans le salon en soulevant la jalousie.

— Veux-tu venir au jardin avec nous ? lui dirent-ils en entrant ; voulez-vous le lui permettre, monsieur ?

— Tu peux aller, mon enfant, dit le jeune maître, nous finirons là notre leçon aujourd'hui.

— Tout à l'heure ! dit Frédéric à ses amis, je veux encore savoir comment on peut apprivoiser les éléphants ; attendez-moi un instant, vous autres.

Les deux nouveau-venus parurent surpris de ce goût de Frédéric pour l'étude. Et pendant que le maître reprenait son récit, ils s'en allèrent près d'une console admirer un jeu d'échecs composé de petites figurines en ivoire, les unes blanches, les autres rouges, délicatement sculptées.

— En quoi est-ce donc fait, demandait Raoul à voix basse.

— Tu ne le sais pas ? répondait Gustave, c'est en ivoire.

— Et les rouges ?

— Ah ! pour les rouges je ne sais pas.

— Qu'est-ce que c'est que ça, l'ivoire ?

— L'ivoire?... C'est de l'ivoire donc!

— Vous voilà bien renseigné, dit en riant le maître qui avait entendu. Apportez-moi le jeu d'échecs, mes enfants; là, bien délicatement. Je vais vous expliquer ce que vous désirez savoir; cela fait encore partie de notre leçon.

Les enfants apportèrent le jeu d'échecs, le posèrent sur la table, et le maître continua :

— Regardez ces jolies figurines : sont-elles finement ciselées ! Que de patience et d'adresse il a fallu pour faire ce travail. Ce sont des Chinois qui ont fait cela.

— Des Chinois ? interrompit Raoul surpris. Ce ne sont donc pas des sauvages les Chinois ?

— Non certes, répondit Frédéric, crois-tu que des sauvages sauraient fabriquer tous ces beaux meubles, toutes ces porcelaines qui nous viennent de la Chine ?

— Est-ce qu'on ne peut pas faire en France d'aussi jolies choses ?

— Oui très certainement, répondit le maître. Il y a dans notre pays des sculpteurs qui font des choses bien plus jolies encore, et surtout plus naturelles ; seulement ils sont obligés de faire venir l'ivoire de la Chine ou de l'Inde, parce qu'il n'y en a pas chez nous.

— Mais enfin qu'est-ce donc que l'ivoire ? demanda Gustave. Cela vient-il d'un arbre ?

— Non mes enfants, l'*ivoire* est la matière dont sont composées certaines dents d'animaux, et surtout les deux plus grandes dents des éléphants.

— Ah ! oui ! s'écria Frédéric ; ces deux grandes

dents qui sortent de leur bouche, une de chaque côté de la trompe ?

— Précisément. Eh bien ! quand l'animal meurt, et même pendant qu'il vit, on s'empare de ces dents. Il y en a qui ont jusqu'à un mètre de longueur. On les appelle des *défenses*, comme celles des sangliers. C'est l'*ivoire* brut : elles ont une grande valeur dans le commerce.

— Sont-elles creuses ?

— Non ; elles sont pleines dans toute leur longueur, excepté à la base tout près de la mâchoire. Quand on en veut façonner des objets, on découpe des morceaux avec une scie, puis on les travaille au tour, ou au ciseau, ensuite on les polit. C'est ainsi qu'on fait les touches blanches des pianos et des orgues, les manches d'ombrelles, de couteaux, les branches d'éventails, les jeux d'échecs, et foule d'autres objets.

— Et les figurines rouges, avec quoi sont-elles faites ? Y a-t-il de l'ivoire rouge ?

— Non ; l'ivoire est naturellement blanc, un peu verdâtre ; moins il est jaune plus il a de valeur. Quand on veut l'avoir rouge ou bleu ou vert, on le teint comme toute autre substance. — Et maintenant que vous savez ce que c'est que l'ivoire, reprenons notre conversation où nous l'avons laissée.

— Nous voudrions bien l'entendre aussi, Monsieur ; voulez-vous ? demandèrent les deux camarades.

— Certainement, mes amis, répondit le maître ; asseyez-vous. Quand vous êtes arrivés nous parlions

des mœurs des éléphants, et de la manière de les apprivoiser. Mais d'abord, connaissez-vous cet animal ?

— Oui, oui ! j'ai vu un éléphant vivant... l'année dernière à la foire !

— Je l'ai vu aussi, moi ! Il faisait toute sorte de tours ; il dansait au son de la musique !

— Eh bien ! voyons si vous l'avez bien examiné. Faites-moi la description de cet animal.

— Il avait de tout petits yeux...

— De grandes oreilles !...

— Une grande queue !...

— Non, sa queue est au contraire toute petite.

— La ! la ! la ! comme nous y allons ! interrompit le professeur. Mettons un peu d'ordre dans tout cela s'il vous plaît. Quand on veut faire une bonne description d'un animal ou d'une chose, il faut d'abord indiquer ce qu'on appelle les *grands traits*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus caractéristique, ce qui frappe le plus l'attention. Quand vous avez vu cet éléphant, qu'est-ce qui vous a le plus frappés au premier coup d'œil ? N'est-ce pas sa grande taille, sa masse énorme ? Eh bien ! puisque c'est la première chose qu'on remarque en *regardant*, c'est donc aussi la première chose qu'on doit indiquer en *décrivant*. L'éléphant est le plus gros des animaux *terrestres*, c'est-à-dire des animaux qui *vivent sur la terre* ; car parmi les animaux *marins* il y a la baleine, dont le volume est plus considérable encore.

Quelle hauteur avait l'éléphant que vous avez vu, Raoul ?

— Il avait trois mètres de haut, disait son conducteur.

— Eh ! c'est déjà quelque chose, trois mètres de hauteur, et gros à proportion ! Pourtant il y en a de bien plus grands encore ; il y en a qui ont quatre mètres et plus ! C'est énorme, n'est-ce pas ? Voyons maintenant la forme du corps et des membres :

L'éléphant a le corps épais, le ventre arrondi ; les jambes massives comme des piliers : il faut bien en effet de grosses colonnes pour supporter un corps si lourd. Et ses pieds ? Avez-vous remarqué, Gustave, combien il a d'ongles à chaque pied ?

— Non, je n'ai pas vu cela.

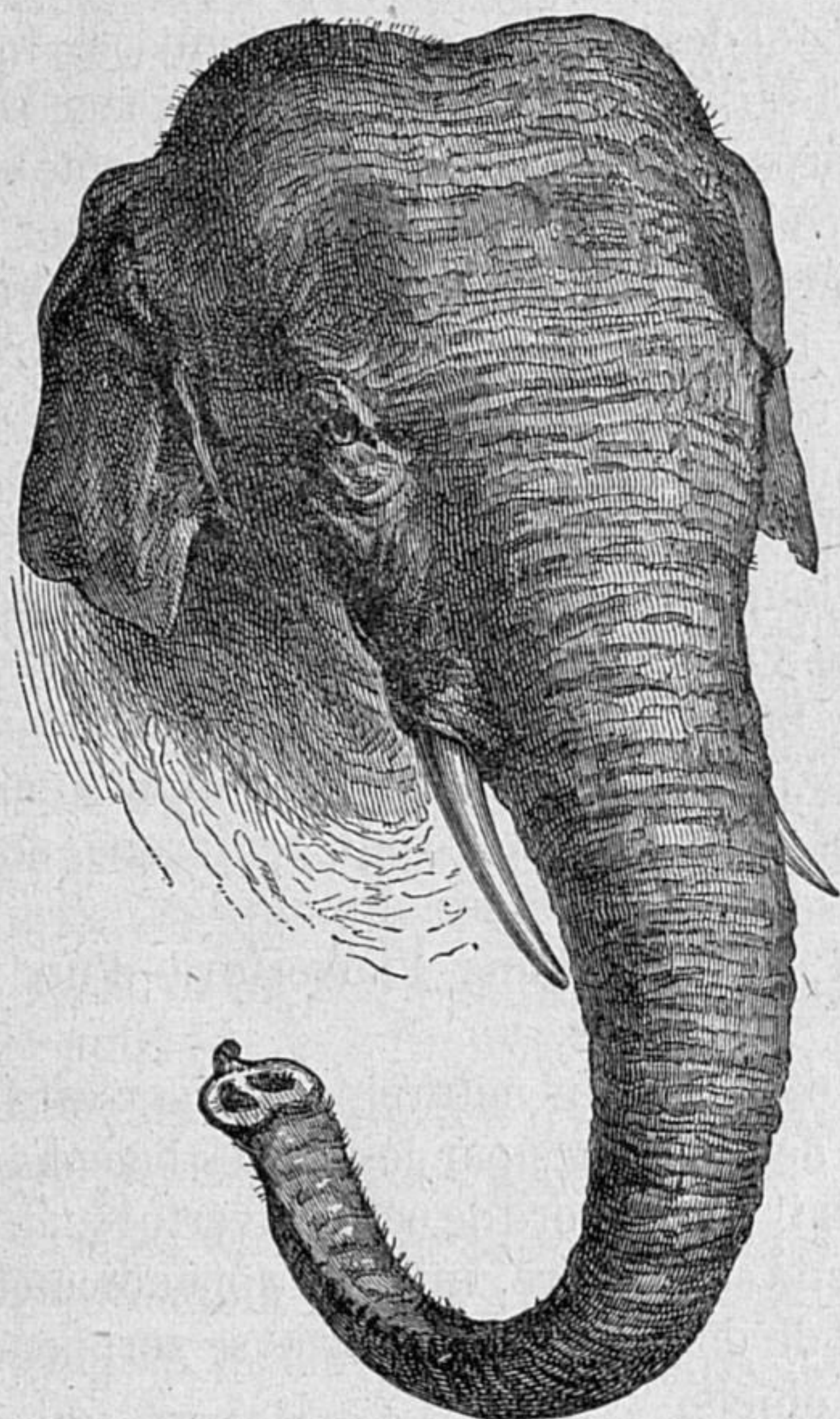
— Il faut tout voir : la forme des pieds d'un animal est toujours très importante ! L'éléphant a cinq doigts, mais ils sont renfermés dans sa peau, on n'en voit à l'extérieur que les ongles épais et arrondis. La peau de l'éléphant est extrêmement rude, épaisse sur tout le corps ; ridée, et d'un gris foncé. Sous les pieds elle est plus épaisse encore : c'est comme une *semelle* qui se refait à mesure qu'elle s'use.

A votre tour parlez-moi de la tête.

— La tête ? dit Gustave, elle est énorme : elle a deux grandes oreilles qui s'étalent, mais si larges, si aplaties de chaque côté, qu'on dirait deux immenses feuilles de chou. Il les agite de temps en temps comme deux éventails. Puis il a deux petits yeux très vifs, très doux, et une grande *trompe* !...

— Ah oui, dirent les deux autres enfants : c'est comme un nez gigantesque qui s'allonge... qui s'allonge !...

— La trompe de l'éléphant, dit le maître, est en effet un nez prolongé et mobile, par lequel l'animal



Tête d'éléphant d'Asie.

respire et flaire. C'est l'instrument le plus étrange qu'on puisse imaginer. Il s'en sert pour porter sa nourriture à sa bouche, pour boire, pour prendre et

mouvoir des fardeaux. Ordinairement les animaux les plus adroits saisissent les objets avec leurs pattes de devant, mais les quatre gros piliers courts et épais qui forment les jambes de l'éléphant ne sont pas propres à saisir. Ils ne peuvent que porter la masse de son corps ; rien de plus. D'un autre côté son cou est trop court pour lui permettre de baisser la tête jusqu'à terre. Avec quoi saisira-t-il donc ses aliments ? Avec sa trompe. Il la fait mouvoir à droite, à gauche, en avant, en arrière, au-dessus de sa tête. Il l'enroule autour de ce qu'il veut saisir, et elle est d'une telle force qu'il peut soulever des objets extrêmement lourds. Quand il est en colère, il déracine les arbres ; il ramasse et jette au loin des pierres énormes. Sa trompe est pour lui comme un bras vigoureux, et en même temps comme une main adroite et délicate. Avez-vous remarqué de quelle manière se termine ce nez singulier.

— Oui, c'est comme l'ouverture d'un double tuyau.

— Et cela est tout naturel, puisque c'est l'ouverture des deux narines par lesquelles l'éléphant respire. Mais il y a au bord de cette ouverture, au milieu de la partie supérieure, un petit appendice charnu, une sorte de doigt, dont l'éléphant se sert pour saisir les petits objets.

— En effet, dit Frédéric, quand on présentait de petits morceaux de pain à celui que j'ai vu, il les prenait délicatement avec cet appendice, repliait sa trompe en dessous, et portait le morceau de pain dans sa bouche.

— C'est ainsi, reprit le maître, qu'il cueille les feuilles, choisit le foin le plus frais, et en fait de petits paquets qu'il porte à sa bouche. Pour boire, il serait fort embarrassé s'il n'avait pas sa trompe, car il ne pourrait atteindre l'eau d'une fleuve ou d'un étang : sa taille est trop haute.

— C'est un des inconvénients de la grandeur, interrompit Frédéric.

— Et l'éléphant n'a pas à son service le cou long et souple de la girafe. Il lui fallait donc une sorte de tuyau, de pompe aspirante pour élever l'eau jusqu'à sa bouche.... La nature lui a fourni cet instrument. Ce tuyau, c'est sa trompe ; il en plonge l'extrémité dans l'eau, puis il aspire comme vous feriez dans un tube de paille. Quand sa trompe est remplie de liquide, l'animal en retourne l'ouverture vers sa bouche, et souffle dans son gosier l'eau qu'il a aspirée. La quantité qu'il faut chaque jour à un éléphant est considérable. J'en ai vu un boire une dizaine de seaux sans quitter le puits !

— Monsieur, à quel ordre d'animaux appartiennent les éléphants, s'il vous plaît ?

— A l'ordre des *proboscidiens*, mot qui signifie en grec animaux à trompe. Il y en avait autrefois de nombreuses espèces, dont plusieurs, les *mam-mouths*, les *mastodontes*, étaient beaucoup plus grands encore que les éléphants. Mais ces grandes espèces sont toutes anéanties, et l'éléphant est le seul qui ait survécu jusqu'à nous.

— Où prend-on les éléphants ? demanda Frédéric. Vivent-ils à l'état sauvage ?